

*another day in
a constructed world*

charlotte laubard

turin 2004

Another day in a constructed world

Dans l'œuvre de A Constructed World, on se retrouve nombreux, on discute beaucoup, on s'ennuie, on court parfois nu dans la forêt, on chante mal, on mange bien, on danse, on se ridiculise, on rencontre des bêtes étranges, on y crée. Rarement une œuvre comme celle du duo australien n'a mieux mis à exécution le précepte d'Allan Kaprow à propos du happening défini il y a déjà 45 ans: faire de l'art un événement permanent, un espace ouvert à la contingence, aux rencontres et à l'expérimentation. Avec ACW, on se sait jamais quand l'œuvre commence et si elle finit, et le risque pour ceux qui s'en approchent de se retrouver part intégrante du processus créatif. Vidéos, peintures, textes, installations, collaborations et performances sont les indices hétéroclites d'une activité aux contours sans cesse changeants. Construire des situations ouvertes où l'œuvre d'art advient comme mode de fixation de l'expérience, telle est leur gageure. Les workshops que les deux artistes Jacqueline Riva et Geoff Lowe d'ACW organisent fréquemment, fonctionnent ainsi comme terrain idéal de mise en pratique de leur *poiesis*. Regroupant des individus de tous horizons – élèves d'un collège du Lower East Side de New York, cadres d'entreprise coexistant avec la collection d'art contemporain d'une société financière, malades d'un hôpital psychiatrique, ou simples amateurs d'art – les workshops opèrent une confrontation où la réception de l'œuvre d'art se révèle part intégrante du processus de création. L'assertion n'a peut-être rien de nouveau depuis la maxime duchampienne du « regardeur qui fait l'oeuvre », mais son application « pratique », dans le cas de ces workshops, demeure néanmoins radicale. « Faire quelque chose ensemble » : si le

programme annoncé au début des séances peut paraître anodin, il enclenche d'interminables discussions où la notion de création est négociée parfois de manière houleuse. Au final, une vidéo, des dessins, voire même toute une exposition, réalisés en commun, résultent de l'expérience.

On trouve cette attention à la parole du « regardeur » dès l'origine de la collaboration entre Jacqueline Riva et Geoff Lowe au début des années 1993. *Artfan*, la revue dont ils publieront une dizaine de numéros, où amateurs et professionnels se retrouvent sur un pied d'égalité à parler d'art, initie leur entreprise de sape des conventions esthétiques. « Une des choses à propos de l'art, c'est que [...] les gens sont supposés y répondre en le regardant ou en l'achetant ; en le consommant en quelque sorte. La culture capitaliste fait en sorte que cela semble assez direct, mais [...] c'est un processus beaucoup plus mystérieux qu'on ne le pense ». Pas de produit formaté prêt à consommer donc, ni de génie qui imposerait sa vision au monde, mais au contraire une défiance envers les critères de production et de jugement conventionnels. Leur prise de position prend source dans le contexte particulier et paradoxal de l'art australien, qui, depuis toujours, se raccroche aux diktats esthétiques d'une histoire de l'art occidental dont il est par ailleurs totalement exclu. La situation australienne de conformisme provincial vécu comme une honte, conjugué au réflexe de repli porté par la peur séculaire d'infection venue de l'extérieur, a contribué à radicaliser dès ses débuts le propos d'A Constructed World. Voici la sacro-sainte conception d'auteur mis à mal par leur multiples et incessantes collaborations avec d'autres – artistes, amateurs, amis, etc. – et les non moins éminents critères de *savoir-faire* et de *style* réduits à néant dans leurs

œuvres. Leurs vidéos, leurs peintures et leurs performances, ont en commun de manier des principes esthétiques aussi périlleux que sont le non-contrôlé, le low-tech, le fun, la multiplicité et la fragmentation narrative. Avec pour résultat, un public qui éprouve des sentiments aussi problématiques que sont l'embarras, le divertissement ou l'ennui. Ainsi avec la vidéo *scenes from the Whipstick Forest...* (1998), le spectateur est-il amené à regarder pendant 37 longues minutes, une succession de plans séquences d'un intérieur d'appartement, d'un étrange concert tenu dans une forêt au milieu de nul part, d'une auto-mutilation au couteau, d'apparitions de sosies de Fester, le personnage du feuilleton télévisé *La famille Addams*. Si *scenes from the Whipstick Forest...* s'avère déconcertante de prime abord par son manque apparent de rigueur formelle et de logique narrative, par ses intermèdes d'ennui absolu et de rire soudain, elle esquisse en fait le portrait de ce sentiment tout australien de se sentir toujours *en porte-à-faux*, à l'image de Fester le cousin disgracieux et gaffeur. Ces scènes « de la forêt du bâton de fouet » (« whipstick forest ») s'interprètent alors comme un témoignage envoyé au reste du monde sur l'isolement ressenti, l'inutile auto-flagellation et la marginalisation de la création sous l'autorité d'un pays conservateur. L'œuvre de Riva et Lowe joue alors sur deux fronts : pour le spectateur, celui d'être maintenu dans un état d'incertitude qui le force à prendre conscience de soi dans le processus d'interprétation de l'œuvre ; et pour les deux artistes, de créer un espace de questionnement, d'ouverture et d'interaction. Geoff Lowe : « *J'ai toujours eu une grande foi dans la localité, plutôt que dans la nation ou le pays, à l'opposé de la domination culturelle*

mondiale, parce que la localité vient de la répétition de nos expériences. On construit un sens de l'espace à partir de ce qui nous arrive »ⁱⁱ.

Cette recherche d'un *espace*, va mener les deux artistes à voyager de plus en plus fréquemment vers « le centre », à vivre à New York, puis à Milan, jusqu'à leur installation à Turin au début de 2004. « Là où la carte découpe, le récit traverse » affirmait Michel de Certeau. en ce que le récit est « fondateur d'espace »ⁱⁱⁱ. De nouveau les vidéos enregistrent l'expérience de leurs pérégrinations : *Scenes from the Center* (2001) où des sosies de Fidel Castro questionnent la validité des figures d'autorité paternelle ; *Ciao* (2001) et l'usage globalisé d'un mot qui signifiait « esclave » autrefois et déclinait l'identité des personnes rencontrées ; *Schiavo* (2003) où une traversée de la Mer Rouge en image de synthèse, symbole de délivrance et de marche vers une virtuelle Terre Promise ; enfin *Ecstatic Torino* (2004), un étrange rituel qui célèbre l'installation des deux artistes à Turin sur fond de dance music sephardic au titre éloquent « The World Belong to the Happy Ones ». Parallèlement, la série des *Fresh History Paintings* (2000-2002), reprennent en aplats de couleur acrylique certaines figures et événements des vidéos. Voici l'immédiateté immanente au médium de la vidéo transférée sur la toile afin que l'Histoire, même vécue sur le mode personnel, soit écrite en temps réel. Délibérément peintes avec un brin de naïveté, tout en demeurant séduisantes avec leur couleurs acidulées, les toiles, accrochées côtes à côtes comme un vulgaire papier peint, semblent suspendre toute possibilité de jugement quand à leur pertinence au regard de l'histoire de la peinture. Le propos est ailleurs comme le suggère leur installation en concomitance

avec les vidéos dont elles tirent leur motifs. Le spectateur invité à visionner les vidéos sur des matelas, est plongé dans cet environnement *all-over* d'images filmées et peintes. Ce « sens de l'espace » est alors celui de la répétition et de la transformation de ces images, de la production d'un espace-temps propre au temps vécu et à l'exercice de la mémoire.

Le déplacement des deux artistes de la périphérie vers le centre, mû par le désir d'entrer en contact avec une culture plus ouverte à leur esthétique de confrontation et de déplacement, s'avère bientôt illusoire. Même si les deux artistes sont invités dans des expositions de prestige telles la Biennale de Sao Paulo en 1998, Arte all'Arte à San Gimignano en 2000, et organisent des workshops avec des institutions importantes telles la Serpentine Gallery à Londres (2002), ils prennent progressivement et douloureusement conscience de leur « impuissance à changer le monde »^{iv}. Geoff Lowe commente : « *La similarité entre la psychanalyse et la culture contemporaine tient en ce que personne n'en veut vraiment. Personne ne veut réellement voir les paradigmes de ses propres limites changer et la plupart des gens y entrent quand les autres alternatives sont devenues insupportables* »^v. Dans le centre, comme dans la périphérie, ACW fait l'expérience d'un monde peu disposé à lâcher ses certitudes où « *souvent les institutions éducatives créent et maintiennent une distance en délivrant un savoir de nature exclusive* »^{vi}. Les voyages répétitifs, les mêmes trajets des métros dans des villes qui finissent par toutes se ressembler, les

trop brèves apparitions de gens rencontrés de la vidéo *Big Dirty Love* (2004) témoignent de la difficulté des deux artistes à trouver ce « sens de l'espace ». Là où d'autres auraient certainement cherché à escamoter cet état de crise, Riva et Lowe au contraire l'acceptent et en font le récit. « L'art – pour celui qui le crée – devient une expérience de plus en plus inquiétante », rappelle Giorgio Agamben discutant le postulat nihiliste nietzschien, car « la *promesse de bonheur* de l'art devient le poison qui contamine et détruit son expérience »^{vii}. Toujours fidèles au principe d'incertitude comme vecteur d'émancipation qui fonde leur pratique artistique, le duo d'ACW reconnaît la valeur expérimentale de cette crise. Une seule certitude demeure finalement : leur salut passe par l'ouverture et l'échange car « *ce que nous ne connaissons pas encore est peut-être la meilleure chose que nous avons (ensemble)* »^{viii}.

ⁱ Geoff Lowe interviewé par Sofia Hernandez Chong Chuy dans « Excerpts of a Conversation », *Log Illustrated*, n. 13, hiver 2001.

ⁱⁱ Geoff Lowe cité par Louise Neri, « Oceania : Exploring, Not Knowing », *XXIV Sao Paulo Bienal*, Sao Paulo, 1997.

ⁱⁱⁱ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Ed. Gallimard, Paris, 1990, p. 182 et *passim*.

^{iv} Jacqueline Riva, conversation avec l'auteur, septembre 2004.

^v Geoff Lowe, *Not-knowing as a shared space*, texte manuscrit, 2004.

^{vi} A Constructed World, réponse au questionnaire *The Artist and the Public*, ARCO, Madrid, 2004.

^{vii} Giorgio Agamben, *L'Homme sans contenu*, Editions Circé, Paris, 1996, pp. 11-12.

^{viii} Geoff Lowe, *Not-knowing as a shared space*, *op. cit.*.